

Vers la beauté

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Mystère Henri Pick

Charlotte

Je vais mieux

David Foenkinos

Vers la beauté



© Éditions Gallimard, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0260-7

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

PREMIÈRE PARTIE

1

Le musée d'Orsay, à Paris, est une ancienne gare. Le passé dépose ainsi une trace insolite sur le présent. Entre les Manet et les Monet, on peut se laisser aller à imaginer les trains arrivant au milieu des tableaux. Ce sont d'autres voyages maintenant. Certains visiteurs ont peut-être aperçu Antoine Duris ce jour-là, immobile sur le parvis. Il paraît tombé du ciel, stupéfait d'être là. La stupéfaction, c'est bien le mot qui peut caractériser son sentiment à cet instant.

Antoine était arrivé très en avance à son rendez-vous avec la responsable des ressources humaines. Depuis quelques jours, son esprit entier était focalisé sur cet entretien. Ce musée, c'était là où il voulait être. Il se dirigea d'un pas calme vers l'entrée du personnel. Au téléphone, Mathilde Mattel lui avait bien précisé de ne pas emprunter le chemin des visiteurs. Un vigile l'arrêta :

« Vous avez un badge ?

— Non, je suis attendu.

— Par qui ?

— ...

— Par qui êtes-vous attendu ?

— Pardon... j'ai rendez-vous avec madame Mattel.

— Très bien. Je vous laisse vous diriger vers l'accueil.

— ... »

Quelques mètres plus tard, il répéta la raison de sa visite. Une jeune femme vérifia dans un grand carnet noir :

« Vous êtes monsieur Duris ?

— Oui.

— Puis-je vous demander une pièce d'identité ?

— ... »

C'était absurde. Qui voudrait se faire passer pour lui ? Il s'exécuta docilement, accompagnant son geste d'un sourire compréhensif pour masquer sa gêne. L'entretien d'embauche semblait avoir déjà débuté avec le vigile puis la standardiste. Il fallait être performant dès le premier bonjour, on ne tolérait plus le moindre merci approximatif. Après que la jeune femme eut vérifié qu'il était bien Antoine Duris, elle lui indiqua le chemin

à suivre. Il fallait longer un couloir, au bout duquel il trouverait un ascenseur. « C'est facile, vous ne pouvez pas vous tromper », ajouta-t-elle. Antoine se doutait qu'avec ce genre de phrase, il se tromperait immanquablement.

Au milieu du couloir, il ne savait déjà plus vraiment ce qu'il devait faire. De l'autre côté de la baie vitrée, il aperçut un tableau de Gustave Courbet. La beauté demeure le meilleur recours contre l'incertitude. Depuis des semaines, il luttait pour ne pas sombrer. Il sentait qu'il avait peu de forces, et les deux interrogatoires qui s'étaient déjà enchaînés lui avaient demandé un effort considérable. Pourtant, il ne s'était agi que de prononcer quelques mots, de répondre à des questions ne comportant pas le moindre piège. Il était revenu à un

stade primaire de la compréhension du monde, se laissant souvent envahir par des peurs irrationnelles. Il sentait chaque jour davantage les conséquences de ce qu'il avait vécu. Allait-il seulement être capable de passer cet entretien avec madame Mattel ?

Dans l'ascenseur qui le conduisait au deuxième étage, il jeta furtivement un œil au miroir et se trouva amaigri. Rien d'étonnant à cela, il mangeait moins, oubliant parfois de dîner ou de déjeuner. À sa décharge, son estomac ne se manifestait pas. Il pouvait sauter des repas sans ressentir le moindre gargouillement, comme si son corps se composait désormais de territoires anesthésiés. Seul son esprit le poussait à penser : « Antoine, tu dois manger. » Les humains dans la souffrance forment

deux camps. Ceux qui résistent par le corps, et ceux qui résistent par l'esprit. C'est l'un ou l'autre, rarement les deux.

À sa sortie de l'ascenseur, une femme l'accueillit. Habituellement, Mathilde Mattel attendait ses rendez-vous dans son bureau, mais pour Antoine Duris, elle avait décidé de se déplacer. Elle devait être terriblement pressée d'en savoir davantage sur ses motivations.

« Vous êtes Antoine Duris ? s'enquit-elle tout de même pour être sûre.

— Oui. Vous voulez ma carte d'identité ?

— Non, non. Pourquoi ?

— On me l'a demandée en bas.

— C'est l'état d'urgence. C'est comme ça.

— Je ne vois pas très bien qui pourrait fomenter un acte terroriste contre la DRH du musée d'Orsay.

— On ne sait jamais », répondit-elle en souriant.

Ce qui avait pu passer pour un trait d'esprit, ou même de l'humour, était pourtant un froid constat de la part d'Antoine. Elle fit un geste de la main pour indiquer la direction de son bureau. Ils s'engouffrèrent alors dans un long couloir étroit, où ils ne croisèrent personne. Tout en la suivant, il songea que cette femme devait bien s'ennuyer dans la vie pour recevoir de potentiels futurs employés à une heure où le reste du personnel ne semblait pas être arrivé. Il ne fallait pas chercher la moindre logique au sein de la logistique des pensées d'Antoine.

Une fois dans son bureau, Mathilde proposa du thé, du café, de l'eau, ce qu'il voulait à vrai dire, mais Antoine préféra dire non merci, non merci, non merci. Alors, elle commença :

« Je dois vous dire que j'ai été très surprise en recevant votre CV.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi ? Vous êtes maître de conférences...

— ...

— Vous avez même une certaine renommée. Je suis déjà tombée sur l'un de vos articles, il me semble. Et vous postulez... pour être gardien de salle.

— Oui.

— Cela ne vous paraît pas étrange ?

— Pas spécialement.

— Je me suis permis d'appeler l'ENSBA¹, avoua Mathilde après un temps.

— ...

— On m'a confirmé que vous aviez décidé de quitter votre emploi. Du jour au lendemain, comme ça, sans la moindre raison.

— ...

— Vous en aviez marre d'enseigner ?

— ...

— Vous avez fait... comme une dépression ? Je peux comprendre. Le burn-out, c'est de plus en plus fréquent.

— Non. Non. Je voulais arrêter. C'est comme ça. J'y retournerai sûrement plus tard, mais...

— Mais quoi ?

1. L'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.